

L'événement

Philippe de Villiers

« Tout était laid, tout était woke »

COLÈRE Le créateur du Puy du Fou livre une critique acérée de la cérémonie d'ouverture des JO

La cérémonie se voulait inclusive. Elle a seulement exclu les derniers Mohicans français qui restent attachés à une histoire de France visitée, revisitée depuis les origines par le charisme de chrétienté. Avec mon expérience du spectacle vivant, j'ai évidemment guetté le subliminal derrière les plumes roses, les jets de feu et les filets lumineux des skytrac. Par-delà les quelques passages des premières et dernières minutes entre Nadal et Céline Dion, entre valeurs de l'olympisme et évocation de la Piaf éternelle, tout était laid, tout était woke.

C'était décoiffant, déjanté, difforme, disgracieux. Nous avons acté devant le monde entier le suicide de la France, ainsi violentée, blessée, déshonorée. Le filigrane qui courait dans la trame de la pauvre Seine offensée qui, finalement, fut seule à tirer son épingle du jeu, c'était la déconstruction : prendre le passé et le tourner en parodie pour faire ricaner les quais du Boboland. Tout l'appareillage de la dérision des symboles était là : le Veau d'or devant les deux Macron, le pastiche de la Cène avec les drag-queens qui festoient autour d'une eucharistie chrétienne – un Jésus woke – qui profane le célèbre tableau du *Dernier Repas*, fondateur d'une civilisation.

À vrai dire, dès la première scène dans le Stade de France, tout est déjà dit par Jamel Debbouze qui, avec une pointe d'ironie désinvolte, appelle Zidane « Jésus-Christ » ! La moquerie est à l'ordre du jour. Dès cette apostrophe, on comprend que le christianisme va prendre cher. Mahomet, lui, est tranquille pour la soirée. Pas d'offense, pas d'allusion. « Respect », comme disent les jeunes. Il n'y a de blasphème et de sacrilège

« Le sang coulait dans la Seine, le vindicatif se mêlait au festif »

que sous la forme christianophobe. Et puis, il y eut cette évocation sanglante de la Terreur, quand une diva a entamé le célèbre chant des sans-culottes qui a envoyé à la guillotine les dissidents de l'époque. Devant une Conciergerie embrasée par un retour de flamme vengeur, on nous montre Marie-Antoinette qui porte sa tête décapitée, dégoulinante, dans ses mains. Cette vision mélancholique



GREGOIRE ELODIE/ANBCA

niste fait partager au monde qu'en France, aujourd'hui, l'Arc républicain légitime la peine de mort quand il s'agit de « faire une Samuel Paty » à quiconque s'oppose à la marche de l'histoire. Il ne manquait que le sous-titre de Carrier : « C'est par principe d'humanité que je purge la terre de la liberté de ces monstres. »

C'était une soirée où le sang coulait dans la Seine, où le vindicatif se mêlait au festif. Ahhh, le festif ! C'était l'Amour et même la promotion du polyamour – l'amour à trois –, avec un sommet de l'esthétique supérieur au Discobole : Philippe Katerine, en tenue d'Adam, avec la peau bleue, campé en bouffon décadent, avachi sous un pont, dans une atmosphère de bacchanale.

Il y avait de la terreur jubilatoire, mais aussi de l'orgie généreuse : l'équivoque du plan à trois, des hommes en robe et talons hauts. Des fois que les enfants regardent... Où était l'âme de la grandeur de la France ? On a vu dix statues de femmes surgir. Il ne manquait que la patronne de Paris, sainte Geneviève. Attila s'y est opposé au Conseil de Paris. Victoire posthume. Jeanne d'Arc non plus n'était pas là, retenue à Rouen par le nouvel évêque Cauchon, le professeur Patrick Boucheron, qui préfère les voix de Lady Gaga.

En revanche, il y avait bien Aya Nakamura, qui a fait chanter *Djadja* à cette pauvre Garde républicaine qui se contorsionnait dans une danse grotesque pour célébrer la pluie qui tombait à grosses gouttes.

À la fin de toute cette scénographie sans autre relief que la provocation, on a vu comment des esprits approximatifs peuvent sacrifier

au primat de la technique, avec cet automate équinoïde en acier plastique qui avançait sur deux flotteurs trop visibles : sans doute le produit scénique d'un bureau d'études à qui l'on a passé une commande trop rapide. Dans tout cela, l'émotion, la vraie, était absente. L'esthétique manquait. La Seine brassait les mascarets de la hieure et de l'inélegance, entre les vedettes sans décoration. On s'ennuyait. On n'était pas pris par le spectacle.

Pour ma part, je n'ai pas été surpris. Car l'équipe artistique avait annoncé la couleur dans le journal *Le Monde* : « Nous ne voulons surtout pas d'une reconstitution à la manière du Puy du Fou. Nous voulons faire l'inverse. Surtout pas une histoire virile, héroïsée, providentielle. On veut le désordre, et que tout s'entremêle. »

Que grâce leur soit rendue, ils ont tenu leur promesse. J'avais les yeux humides. Ce n'était pas la chair de poule, mais la rage. Je regardais les trombes d'eau. Le ciel de Paris déversait des larmes de tristesse sur cette pantomime. Il pleuvait dans mon cœur comme il pleuvait sur la ville : Paris humilié, Paris maculé, l'Espère martyrisé, mais bientôt, on l'espère secrètement, Paris libéré. ●

Michel Onfray

« Ce spectacle montre qu'il existe deux France »

RÉACTION Le philosophe a vu dans la cérémonie d'ouverture des JO un « Disneyland wokiste kitsch »

Les civilisations disparues étaient associées à des formes culturelles : la pyramide égyptienne, le Parthénon grec, le forum romain, la cathédrale chrétienne. Notre histoire, qui se joue à l'intersection d'une civilisation qui se meurt et d'une autre qui advient, dispose également de sa signature : le spectacle de la parade qui remplace le réel par le virtuel, le tragique par le ludique, l'histoire par la fiction. Le cinéma, la télévision, les arts du spectacle fusionnent dans la forme qui remplace les cathédrales : Disneyland. Homère, Tacite et Thomas d'Aquin sont remplacés par Mickey.

La cérémonie des Jeux olympiques a en effet permis à la France de se donner en spectacle au monde entier, de faire son cinéma, d'en faire un film, de proposer son cirque – qui fut un grand moment de guignolade. L'écriture de ce spectacle par un homme blanc, quinquagénaire, judéo-chrétien, fut un exercice de haine contre... l'homme blanc, quinquagénaire, judéo-chrétien ! Le tout sous l'œil des décolonialistes qui attendent leur heure préparée par ces idiots utiles subventionnés par le contribuable.

Les récentes élections ayant suivi la dissolution voulue par Macron ont eu pour résultat de faire entrer

le spectacle dans l'Assemblée nationale qui est, depuis, devenue un territoire perdu de la République, une zone de non-droit. Le « 93 » n'a cessé d'être présenté dans ce parc d'attractions sur les berges du fleuve comme un modèle de civilisation.

C'est de cette capitale plus que jamais jacobine – Ach Pariss ! –, qu'un chef de l'État sans gouvernement a déclaré ouverts ces JO dont le défilé de la cérémonie fut un manifeste wokiste exhibé en mondovision. La France, ce fut, dans l'esprit de Robespierre qui a plané sur cette Seine devenue scène

« Tirer sur l'ambulance est un signe de médiocrité »

contre la Cène, la prétendue avant-garde prétendument éclairée d'une prétendue nouvelle civilisation. Avec l'aide du Collège de France, Macron a réalisé le rêve mélancholiste appuyé par la gauche culturelle : célébrer l'Homme nouveau, déconstruit, pour une « France

nouvelle » métissée, cosmopolite, LGBTQ+, etc.

Ce spectacle a bien montré qu'il existe deux France : celle de Paris, remplie par ceux qui nous gouvernent, celle des européistes de droite et de gauche, des Insomnis aux macronistes, des sociaux-démocrates aux néo-staliniens, des gauchistes aux centristes, des libres-penseurs aux imams, des trotskistes aux Medefistes, des écologistes décroissants aux néo-communistes productivistes : ce vendredi soir-là, c'était la Grande parade de ces nouveaux conformistes.

Et puis il y a la France des territoires, comme disent les premiers en utilisant le mot des éthologistes quand ils parlent des animaux qui compassent et chient leur espace vital. La France du petit peuple qui saute des repas, qui ne mange pas à sa faim, qui souffre la misère sociale dans son coin sans se plaindre, la France des paysans qui se pendent, des mères célibataires sous Prozac, des jeunes perdus, des travailleurs sous-payés, des étudiants crucifiés dans les petits boulots, des chômeurs et des assistés forcés à l'oisiveté qui ont regardé ce spectacle de la France contente d'elle-même, une France qui s'empiffre dans un banquet où

sont englouties des sommes considérables et qui, bonne fille, autorise les gueux à les regarder bouffer dans l'un des festins du Pétrone décadent.

Le diable est dans les détails

Retenons deux moments emblématiques de ce Disneyland wokiste kitsch : cette parodie de Cène, somme toute assez veule et convenue – imagine-t-on une parodie du pèlerinage à La Mecque chez ces faux subversifs vraiment payés par l'État ? Et cette célébration de la Terreur de 1793. On ne pourra pas dire qu'on ne savait pas – ce que je dénonce en boucle depuis des années. Pas plus que je ne souhaiterais une parodie du hajj, l'athée que je suis ne trouve aucune valeur ajoutée au blasphème, j'y verrais même plutôt une valeur retranchée à l'exercice de la raison. Je ne trouve pas heureux de vouloir substituer au Christ une femme LGBTQ+ enveloppée, c'est, en audace et en courage, en subversion et en radicalité, l'équivalent en Iran ou en Corée du Nord d'un char de parade sur lequel on moque le Grand Satan qu'est l'Oncle Sam ! Tirer sur une ambulance est un signe de médiocrité, un geste déshonorant. À cette heure, cette ambulance n'est pas l'arme qui menace les plus des droits



HANNAH ASSOLINE/OPALE PHOTO

de l'homme dans notre pays... On aura compris qu'il faut donc en finir avec cette religion-là qui est celle de notre civilisation ! Comment ? En retrouvant la Terreur, la décapitation, le Tribunal révolutionnaire, la guillotine. Ceux-là mêmes qui panthéonisent Badinter pour avoir aboli la peine de mort font en même temps de la guillotine un instrument de gouvernement. Attaquer le christianisme et célébrer la peine de mort contre une femme dont la seule faute fut d'être l'épouse de son royal mari, voilà bien de sinistres augures.

Une dernière chose. Le diable est dans les détails. L'armée française a, hélas, été requise pour hisser le drapeau olympique. L'étendard le fut, mais à l'envers. Si quelqu'un dans la Grande Muette a voulu cet incident, c'est à mes yeux le héros de cette soirée. ●